

Une colonie La beauté du geste

Guilhem Caillard

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillard, G. (2019). Compte rendu de [Une colonie : la beauté du geste].
Séquences : la revue de cinéma, (318), 30–30.

Une colonie

La beauté du geste GUILHEM CAILLARD



—
Un naturel silencieux

À l'opposé de leurs semblables qu'ils évitent, ces deux adolescents n'utilisent pas les réseaux sociaux pour se construire, ne se fondent pas dans la masse. Ils bâtissent une amitié exclusive à travers un chassé-croisé qui, comme une danse, marque les moments clés du film.

Origine : Canada (Québec)

Année : 2019

Durée : 1 h 43

Réal. : Geneviève Dulude-De Celles

Scén. : Geneviève Dulude-De Celles

Images : Léna Mill-Reuillard, Étienne Roussy

Mont. : Stéphane Lafleur

Mus. : Mathieu Charbonneau

Son : Marie-Pierre Grenier, Gaëlle Komar, Bernard Gariépy-Strobl

Dir. art. : Éric Barbeau

Cost. : Eugénie Clermont

Int. : Émilie Bierre (Mylia), Irlande Côté (Camille), Jacob Whiteduck-Lavoie (Jimmy), Noémie Godin-Vigneau (Nathalie), Robin Aubert (Henri)

Prod. : Fanny Drew, Sarah Mannering

Dist. : Funfilm Distribution

CHRONIQUE ADOLESCENTE. En février 2018, *Les faux tatouages* de Pascal Pante et *Les rois mon-gols* de Luc Picard faisaient la fierté du Québec à la Berlinale. Présentés dans la section Generation consacrée aux thématiques liées à la jeunesse, ces deux films ont su attirer l'intérêt du public allemand et de la critique internationale. Le long métrage de Picard avait d'ailleurs remporté l'Ours de cristal. Un an plus tard, les talents québécois sont à nouveau récompensés : Geneviève Dulude-De Celles vient de décrocher le Graal pour son premier long métrage de fiction, *Une colonie*. Ainsi Berlin semble toujours courtiser le Québec, et Denis Côté confirme la règle (5 sélections berlinoises en 10 ans, dont récemment *Répertoire des villes disparues*).

Voilà de quoi conforter ceux qui pensent que le cinéma québécois consiste en des « films de festivals » qui, une fois célébrés à l'international, sont condamnés à l'oubli sur leur propre territoire. Sauf que depuis sa sortie en salles, *Une colonie* connaît un succès très louable. En s'inscrivant dans la tradition du « coming-of-age », Geneviève Dulude-De Celles confirme le talent qu'elle avait si bien exploité dans le remarquable *Bienvenue à F.L.* (2016), son premier long métrage documentaire. Il y a bien sûr entre les deux films une évidente continuité : quand *F.L.* était construit à partir de dizaines d'heures d'entrevues avec des jeunes du secondaire, le drame intime *Une colonie* plante son action dans le même décor, et explore avec la même quiétude et la même délicatesse les travers de l'adolescence, sujet phare de la cinéaste.

Un peu à la façon de ses prédécesseurs qui sont allés à la Berlinale, *Une colonie* a en plus le mérite de révéler de nouveaux visages. Cette fameuse « relève » tant glorifiée qui trouve – on a parfois tendance à l'oublier – un si bel écho pas seulement chez les auteurs

mais aussi chez les comédiens. C'est Émilie Bierre que la réalisatrice a choisie pour interpréter Mylia, une enfant craintive et silencieuse confrontée au milieu hostile de l'école secondaire qu'elle vient d'intégrer. D'emblée, le spectateur est subjugué par le naturel silencieux de l'actrice. L'émancipation progressive de Mylia se fera au contact de Jimmy, un jeune Autochtone de la réserve d'Odanak dont le regard noir et profond ne laisse pas indifférent. C'est à travers ce personnage retiré, en pleine affirmation de son identité atypique, que se trouve peut-être le sens du titre du film : *Une colonie*, en référence à la marginalisation des peuples autochtones, à leur colonisation.

À l'opposé de leurs semblables qu'ils évitent, ces deux adolescents n'utilisent pas les réseaux sociaux pour se construire, ne se fondent pas dans la masse. Ils bâtissent une amitié exclusive à travers un chassé-croisé qui, comme une danse, marque les moments clés du film. Geneviève Dulude-De Celles plonge au plus profond de la complexité des relations adolescentes, si fragiles et perturbées par les aléas de la vie (intimidation en milieu scolaire, disputes parentales) et les inévitables ingérences du monde adulte.

L'exploit d'*Une colonie* réside dans le maintien du point de vue à hauteur (et à l'intérieur) de la perception de Mylia. Plus que de la considération, il y a dans chaque mouvement de caméra de la pudeur et de la douceur. La démarche est intègre de bout en bout, y compris dans la mise en scène de moments « classiques » du genre (soirées dans les sous-sols, initiations sexuelles, première beuverie), quand d'autres cinéastes prennent si souvent des chemins plus triviaux. À cela s'ajoute la grâce, véritablement. Celle-là même qui structurait *La coupe* (2014), premier court métrage de la réalisatrice tourné en un plan séquence de 15 minutes : le tour de force avait marqué Sundance (Grand Prix du jury), d'autant plus que tout le dispositif était centré autour des gestes d'une fillette de 10 ans le temps d'une coupe de cheveux improvisée à son père.

Dans ces trois films de Geneviève Dulude-De Celles, on se trouve quelque part dans cette zone tampon à l'orée de la vie sociale adulte, lorsque l'enfance disparaît abruptement et que de nouvelles responsabilités s'imposent. La cinéaste en a fait son art, le cœur de son discours, et y apporte à chaque fois une réflexion encore plus aboutie. C'est tout simplement beau et émouvant. ▲